

Lovecraft, Jean Ray, Hodgson

par Jacques Van Herp

Il m'arrive souvent d'étranges choses à minuit. Connaissez-vous l'histoire du cerf-volant que, par une nuit de tempête, je fis voler au-dessus de White-Kidshill ?

J'avais lu que, à certains postes côtiers, on immerge des microphones pour épier les bruits sous-marins, je me disais alors qu'il serait tout aussi étonnant d'en envoyer un aux écoutes du ciel en furie.

Snooks qui écoutait devint fou, descendit la colline en hurlant de peur et en criant des choses, des choses... Le jour où je retrouverai Snooks, je crois bien que trois ou quatre gobelets de whisky le feront parler.

Car moi je n'en sais rien, ou presque rien. Au moment où j'ai pris le récepteur j'ai entendu un cri, une plainte, quelque chose pas tout à fait de ce monde-ci ; puis une grande flammèche a jailli dans le ciel et le câble qui retenait mon cerf-volant est retombé comme un serpent mort.

(Carter et son ami Warren vont explorer un ancien cimetière, soulèvent une dalle, découvrent un souterrain plongeant dans la nuit du sous-sol. Warren y descend, relié à Carter par un téléphone.)

Rauque de peur et teintée de désespoir, la voix de mon ami monta à nouveau :

— Je ne peux pas vous raconter cela Carter ! Cela dépasse absolument la pensée, je n'ai pas le courage de vous raconter. Nul homme ne peut connaître cela et vivre. Grand Dieu je n'avais pas rêvé cela !

(Il presse Carter de fuir, de replacer la dalle. Il crie, il est poursuivi, puis il se tait. Carter appelle en vain.)

En réponse j'entendis la chose qui a jeté cette amnésie sur mon esprit (...) Dirai-je que la voix était profonde, sourde, gélatineuse, lointaine, surnaturelle, inhumaine, désincarnée ? Que dirai-je ? Ce fut la fin de mon expérience, et c'est la fin de mon histoire.

Ne dirait-on pas deux textes sortis de la même plume ? Pourtant le premier est *Une main* extrait des *Contes du Whisky* de Jean Ray, le second, *Le témoignage de Randolph Carter*, est dû à Lovecraft. La ressemblance est cependant évidente, mais de détails. Chez Jean Ray il s'agit de quelques lignes jetées en amorce et servant à introduire l'aventure principale qui n'a rien de fantastique, ni même d'effrayant. Chez Lovecraft c'est la conclusion et la chute, le point fort du destin de Warren qui voulut explorer les profondeurs chtoniennes.

Cependant, la question se pose et doit être posée : « Y a-t-il eu rencontre fortuite entre les deux œuvres, identité d'inspiration, ou vague remembrance d'un texte lu jadis ? »

Le simple examen des dates suffit à régler le problème.

The statement of Randolph Carter parut en 1925, tout comme les *Contes du Whisky*, et nous savons que le texte de Lovecraft fut écrit en 1919 et celui de Jean Ray vers la fin de 1924. Aucun des deux auteurs n'a donc pu avoir connaissance du texte de l'autre.

Si la question se trouve tranchée pour l'instant, elle ne va pas tarder à se reposer. Si l'on excepte le très court conte du *Uhu* publié dans *Les Derniers Contes de Canterbury* et qui, par un biais, pourrait évoquer *L'Appel de Cthulhu*, nous ne trouverons plus de ressemblance avec Lovecraft dans l'œuvre de Jean Ray. Il n'en va pas de même dans les *Harry Dickson* publiés entre 1932 et 1940. Et comme plusieurs fois, et très visiblement, Jean Ray a puisé dans ses souvenirs de l'œuvre de Jules Verne, la question mérite d'être étudiée de plus près.

Il y a d'abord deux titres : le 147, *Le Lit du Diable*, le 176 : *La Rue de la Tête Perdue*, où le climat rappelle celui de certaines œuvres de Lovecraft. *Le Lit du Diable* situe sous l'Ecosse un royaume souterrain où des Assyriens, vieux de millénaires, prolongent un monde de faux semblants, où ils mènent une vie hasardeuse, adorant un Baal mi-homme, mi-crapaud, auquel ils offrent des sacrifices humains. Thème qui pourrait être celui d'un conte de Lovecraft et qui rappelle les Dagon du *Cauchemar d'Innsmouth*.

Dans *La Rue de la Tête Perdue*, la petite ville de Harcester se voit livrée au massacre général, à l'incendie, au carnage. C'est dans un embrasement général que fuient les trois sœurs Jason, quittant cette région maudite enfermant un temple secret dédié à Baal. Elles fuient en vain, car elles emportent la malédiction avec elles, et certain jour Mathilde Jason devient Baal lui-même. Et elle meurt quand le dieu surgit en elle et grandit jusqu'à déchirer cette enveloppe humaine.

La concordance est encore plus grande avec le 93 : *Le Temple de Fer*, et le 177 et dernier : *L'Enigme du Sphinx*.

Le Temple de Fer a pour point de départ la légende du temple secret où Dacoïts, Thugs et membres des Tongs célèbrent des sacrifices humains. Mais si, dans les profondeurs du Pays de Galles, rougeoie une statue de Moloch où des Indiens nus précipitent leurs victimes, la réalité est plus terrible que la légende.

Le Temple de Fer est l'œuvre de Gurrhu, un « extra-terrestre » (le mot y est) qui y fait célébrer rites sanglants et cruels tout en méditant la conquête du monde.

Sa tête était colossale. Les bras : horribles ! Tandis que les jambes étaient comme atrophiées et ne lui permettaient que de ramper. Le corps même avait une consistance flasque, et, en même temps, résistante, comme le cuir bouilli. Une perpétuelle viscosité en suintait, ce qui permet à l'être de séjourner dans des températures atroces, même dans la flamme (p. 20) Gurrhu lui-même semble avoir peur. Et mes serviteurs affirment qu'un être presque semblable à lui, mais autrement effroyable, hante ce monde, erre autour du temple de fer (p. 21).

Derrière le Moloch en feu une forme se précisa, si effroyable que Dickson voulut fermer les yeux pour ne pas la voir.

Elle était, presque en tous points, pareille à Gurrhu, mais plus grande encore, et pourvue de bras qui ressemblaient à des tentacules de calmar. (p. 28-29).

Il importe peu que, in fine nous apprenions qu'il s'agit d'hommes refaçonnés par les sorciers de l'Amazone, et que leur vaisseau cosmique n'était qu'un engin stratosphérique, nous songeons à *L'Appel de Cthulhu*, tout y est : l'extra-terrestre venu des étoiles, le culte primitif et orgiaque, les sacrifices humains, et jusqu'à la sonorité des deux noms.

Et dans *Le Secret du Sphinx* c'est l'analogie avec *Le Cas de Charles Dexter Ward* qui s'impose, avec ses cadavres réduits en « sels » par les nécromants¹, et que l'on évoque dans les cryptes. Ici c'est du Sphinx qu'il s'agit :

Le Sphinx a existé (...) une sorte de demiurge, né d'on ne sait quel caprice des cieux et de la terre (p. 25)

Les nécromants égyptiens (...) réduisaient des créatures complètes, au centième, au millième de leur volume, mais en leur conservant la vie. Et le monstrueux Sphinx vivant, ils en firent une minuscule figurine verte (p. 25).

Tout à coup une haute flamme jaillit hors du bain où la figurine restait plongée. Gripari (...) vit une puissante colonne de fumée verte monter au plafond, et, au fond de ce nuage, une énorme figure menaçante le regarder (p. 29-30).

A première vue il semble y avoir transfert d'un texte sur l'autre, utilisation par un des auteurs des trouvailles de l'autre. En fait pourtant il n'en est rien.

Jean Ray ignorait l'œuvre de Lovecraft et ne la découvrit que vers 1950 avec les traductions de Denoël. On peut ne pas se contenter de cette affirmation et chercher plus avant. Jean Ray fut publié dans *Weird Tales* sous le nom de John Flanders, rien d'impossible à ce qu'il ait, feuilletant le numéro, parcouru rapidement les contes en question, et s'en souvenir par après.

Effectivement quatre contes parurent : *Nude with a Dagger* (Le Tableau), *The Graveyard Duchess* (Le Gardien du Cimetière), *The Aztec Ring* (Josuah Gullick, prêteur sur gages), *The Mystery of the last Guest* (Le Dernier Voyageur) respectivement en 11 et 12/34, 4/35 et 10/35.

Or durant ces années ne parurent aux U.S.A. que trois textes de Lovecraft et pas des plus remarquables, si nous exceptons *Through the gates of the Silver Key*, qui est d'un tout autre ton. Et si *Cthulhu* parut bien en 1928, *Le Cauchemar d'Innsmouth* est de 42 et *Le Cas de Charles Dexter Ward* parut en 41, donc après les textes de Jean Ray. Quant aux *Harry Dickson*

1. Bien que ce thème provienne de Dom Calmet.

en question : *Le Lit du Diable*, *La Rue de la Tête Perdue*, *L'Enigme du Sphinx*, ils parurent après la mort de Lovecraft.

Tout indique que Lovecraft ignorait Jean Ray et réciproquement, et cependant on ne peut se contenter d'une rencontre fortuite pour expliquer de telles ressemblances.

La réponse se trouve dans un commun dénominateur aux deux écrivains : l'influence exercée sur chacun d'eux et, indépendamment, par l'œuvre de William Hope Hodgson.

WILLIAM HOPE HODGSON

Cet auteur célèbre dans les pays anglo-saxons est pratiquement inconnu sur le continent. Arkham House le réédita partiellement en 1946, et ce parrainage est déjà significatif.

On sait que Lovecraft puisa l'idée de son univers chez A. Machen, mais tandis que ce dernier puisait dans les récits et les mystères du Pays de Galles, Lovecraft créa sa mythologie et son univers. On sait aussi qu'il dut l'impulsion profonde de son œuvre à la lecture de la nouvelle d'Abraham Merritt consacrée à l'être de lumière, qui devint prologue du *Gouffre de la Lune*. Mais on sait moins combien marquante fut l'influence d'Hodgson, écrivain difficile à définir car il ne s'enferme pas dans un genre, récit d'anticipation, roman maritime, œuvres fantastiques, détection du mystère, il y a tout cela dans son œuvre et non pas séparé mais interpénétrant.

Ce fils d'un pasteur de l'Essex, né en 1875, fut attiré par la mer et navigua pendant huit ans. Emile Chardome qui l'introduisit en 1924 à la « Revue Belge » juge que ce côté de son œuvre est supérieure à ce qu'écrivait Conrad, « mieux que cet écrivain (...) il suggère la magnificence des houles et leur irrésistible assaut². »

Vers la trentaine il se tourne vers la littérature, et coup sur coup, en quelques années il donne, outre des poèmes, *The Boats of the Glen-Garig*, *The House on the borderland* (1908), *The Ghost-pirates* (Les Spectres-pirates, *Revue Belge*, 1927-28), *The Night-land* (1912), *Men on the deep waters*, *Cargunka*, *The Luck of the strong*, *Captain Gault*, *Carnacki the ghost-finder* (1913).

La guerre de 1914 le surprend dans le Midi où il résidait, il rejoint l'armée anglaise, devient officier d'artillerie, tombe en avril 1918 et est enterré en Belgique près de Kemmel.

Son premier roman : *The Boats of the Glen-Garig* (les Chaloupes du Glen-Garig) est un pastiche de la langue et des romans du XVIII^e siècle anglais. Et point n'est besoin de rappeler combien de fois Lovecraft nous restituera récits, journaux et lettres de ce style...

Dans le courant du XVII^e siècle, le Glen-Garig sombre et son équipage se sauve à bord de deux chaloupes, pour se voir entraîné vers la mer des Sargasses. Elles rencontrent d'abord une île aux arbres anthropophages, une tempête les chasse alors vers une seconde île sur les lisières des Sargasses. Là, découvrant l'étendue d'algues flottantes, les matelots examinent les navires encalminés, prisonniers des algues, dont les ponts sont couverts de crabes énormes, ou battus par les tentacules de calmars géants en quête de nourriture.

Un navire proche de la lisière semble présenter des signes de vie et à tout le moins est capable de leur servir de refuge et même de leur permettre de regagner la terre. Ils tentent d'abord d'établir un va-et-vient au moyen d'un cordage lancé par une arbalète. Sans succès. Ils réussirent au moyen

2. Le Surnaturel dans la littérature anglo-saxonne, *Revue Belge*, 15-11-1926.

d'un cerf-volant. Et leur entreprise se déroulera en luttant contre des hordes d'hommes batraciens surgis des algues.

On voit déjà tout ce que nous retrouverons chez Lovecraft : l'action située dans le passé, le pastiche, les êtres amphibies présents dès les premières œuvres, jusqu'au *Cauchemar d'Innsmouth*.

L'influence sera plus nette encore avec les œuvres suivantes : *The Night-land* nous transporte dans un futur si éloigné que le soleil est mort, la terre gelée et que l'humanité tente de survivre enfermée dans deux pyramides de métal. Là nous n'avons qu'un décor que nous retrouverons dans *Dans l'abîme du temps*.

Avec les enquêtes de *Carnacki* nous nous éloignons à la fois de Lovecraft et nous nous en rapprochons davantage. Nous nous en éloignons car ce Sherlock Holmes dévolu au fantastique se spécialise dans l'investigation des maisons hantées. Il démasque parfois des imposteurs, mais le plus souvent il rencontre des entités surnaturelles qu'il affronte et dont il jéjoue la manœuvre. Quel que soit le combat il ne joue jamais perdant, et il n'est jamais seul dans cette entreprise. Il n'a pas recours aux forces de la religion, mais il existe, sur d'autres plans, des entités favorables aux hommes, et il leur fait appel quand il se trouve à bout de ressources. C'est là une attitude diamétralement opposée à celle de Lovecraft.

Mais sans cesse il fait référence à des ouvrages secrets, à une bibliothèque imaginaire et cohérente, où le rituel *Saaamaaa* tient la place du *Necronomicon*. Et, quand il affronte le surnaturel à visage découvert, s'il puise dans le rituel les protections des cercles d'eau et de feu, que nous retrouverons également chez Lovecraft où la lumière des bougies joue souvent son rôle de protectrice, il complète par un pentacle de tubes à incandescence, renforcé dans *Le Vérat*, par des cercles de lumières colorées.

Toutes choses que nous retrouverons dans *La Maison maudite* (in *Je suis d'ailleurs*) où le fantôme se combat avec tubes de Crookes et acides, au point que le conte semble être un appendice aux aventures de Carnacki.

Et puis il y a *The House on the borderland* (La Maison de la Frontière) sise dans un coin d'Irlande sauvage, elle se présente comme un chiasme de l'espace-temps, ou encore comme un plan d'interpénétration de divers plans, par où le narrateur peut explorer d'autres cosmos et d'autres temps. L'ouvrage, dont on devait retrouver tant d'échos dans son œuvre, enthousiasma Lovecraft, qui écrivit à son sujet : (in : *Supernatural Horror in Literature : Epouvante et Surnaturel en Littérature*, chez C. Bourgeois, 1969).

« The wanderings of the narrator's spirit through limitless light-years of cosmic space and kalpas of eternity, and its witness of the solar system's final destruction continue something almost unique in standard literature. »

« Les pérégrinations du narrateur désincarné à travers une suite sans limite d'années-lumière d'espace cosmique et des kalpas d'éternité, et son rapport de la destruction finale du système solaire constitue quelque chose d'unique. »

L'œuvre mérite cet éloge. La même angoisse sourde s'y fait jour que chez Lovecraft, le narrateur est seul, absolument seul face aux embûches de l'univers. Mais il y a aussi une poésie prenante dans la peinture de ce monde de désarroi, peinture qui, dans le destin final de notre système, avec la naissance du soleil sombre et de la nébuleuse obscure, atteint à une ampleur et une puissance inconnue chez Lovecraft. Lovecraft dont les héros sont trop écrasés par un univers hostile pour se laisser atteindre par sa noire grandeur et y être sensibles, fût-ce avec un recul, comme on peut admirer la noblesse déchu d'un démon foudroyé.

Quant à la dette de Jean Ray elle n'est pas moins grande.

Emile Chardonne qui, en 1924, présenta dans la *Revue Belge* une aventure de Carnacki : « La Porte du monstre », préface au *Vérat* publié dans le

numéro spécial 10 de *Fiction*, récidiva en 1927 avec les *Spectres-pirates*, et trois ans plus tard la même *Revue Belge* publiait le « Psautier de Mayence » de Jean Ray. L'œuvre inspirée est supérieure, mais si le *Psautier* n'existait pas, nous apprécierons à son prix le destin des hommes du *Mortzetsus* qui, partis de San Francisco, ne doublèrent jamais le Cap Horn. Nous n'opposons pas le rythme lent et le prosaïsme, apparent, du roman à ce récit ramassé, précipité débouchant dans le fantastique cosmique, il s'agit non de talent mais d'un style de narration qui, encore une fois s'apparente et préfigure celui de Lovecraft. Car si l'action s'engage dès les premières pages, elle se développe avec une lenteur extrême. Et il apparaît bien que le dessein de l'auteur n'est pas tant de nous décrire les spectres sortis de la mer pour s'en prendre aux marins, ou l'assaut final des vaisseaux fantômes surgis des gouffres et dont les équipages se ruent à l'abordage du voilier, que de décrire la lente montée de la peur dans les esprits, des hommes qui luttent contre l'évidence, qui refusent d'admettre ce que le lecteur a compris d'emblée : l'origine surnaturelle du péril, et l'inanité de leur défense.

Quant à Harry Dickson il doit payer sa dette à Carnacki. Sans l'imiter, car jamais Dickson ne ferait usages d'autres armes que son courage et sa science, il affronte, comme lui, bien souvent des énigmes fantastiques, et si d'adroits mystificateurs se voient démasqués, il y aussi tous ces cas étranges où l'enquête policière débouchera sur une réalité qui dépasse l'entendement humain.

Qu'ajouter sinon qu'un écrivain qui sert de source à deux maîtres incontestés du fantastique, au point de créer entre eux des ressemblances de détail, devrait intéresser les amateurs et trouver enfin sa place dans les catalogues des éditeurs³.

Jacques Van Herp

3. Depuis, a été publié *La Chose dans les Algues*, aux Ed. Planète.